

Recherches sociographiques



Commentaire : Aliénation culturelle et roman canadien

Marcel Rioux

Volume 5, numéro 1-2, 1964

Littérature et société canadiennes-françaises

Résumé de l'article

Commentaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055224ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055224ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, M. (1964). Commentaire : Aliénation culturelle et roman canadien. *Recherches sociographiques*, 5(1-2), 145–150. <https://doi.org/10.7202/055224ar>

COMMENTAIRE

ALIÉNATION CULTURELLE ET ROMAN CANADIEN

Le travail du professeur Falardeau établit sa connaissance approfondie de notre roman contemporain que, faute d'un commerce aussi étendu que le sien avec notre littérature d'imagination, je ne saurais commenter avec profit. Aussi proposerai-je plutôt, en guise de prolongement à son essai, une hypothèse de travail pour rendre compte de certains caractères généraux du roman canadien-français. Si l'œuvre littéraire possède une spécificité qu'aucun conditionnement socio-culturel ne peut expliquer, il existe toutefois une relation certaine entre la forme et le contenu de l'œuvre, d'une part, et la situation de l'auteur, et plus généralement le milieu social « où l'homme retrouve et inscrit à la fois les significations diverses de son existence », d'autre part. C'est ainsi, par exemple, que Lucien Goldmann relie certains caractères d'une œuvre à la vision du monde de la classe sociale à laquelle l'auteur appartient. Dans *Le dieu caché*, il a pratiqué cette méthode en étudiant Pascal et Racine. Ne serait-il pas utile de s'interroger non seulement sur la classe sociale des auteurs mais sur la société globale dans laquelle ils sont insérés ? Cette démarche est d'autant plus profitable que la société globale est petite et homogène. Le Canada français répond à ces critères : c'est une société de taille restreinte et, encore aujourd'hui, largement homogène. Même en prenant comme point de référence la société globale, on ne s'éloigne pas des problèmes de la classe sociale parce que le Canada français peut être considéré comme classe ethnique et que les deux types de classe (sociale et ethnique) possèdent de nombreux caractères en commun.

Si on replace l'étude du roman canadien-français dans l'optique de la société globale, on se rend compte que l'idéologie qui a dominé le Canada français, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle jusqu'à récemment, définissait les Québécois comme minoritaires, agriculteurs, catholiques et français. Toutes les énergies devaient être tendues, selon les définisseurs de situation, vers la préservation de ces caractères. Si cette idéologie correspondait en gros à la réalité du XIX^e siècle, certains de ses éléments cessèrent vite de concorder avec les conditions nouvelles d'existence que créaient l'industrialisation et l'urbanisation de notre société. Seul le caractère de minoritaire, de dominé, correspondait de plus en plus à la réalité. Aux autres modes de domination — politique, sociale et économique — s'ajoutait la domination culturelle qui s'amplifiait au fur et à mesure que les Canadiens s'urbanisaient et délaissaient leur culture traditionnelle. Si les historiens, sociologues et économistes ont analysé certains de ces modes de domination, il semble qu'on se soit moins attaché à étudier les conséquences de la domination culturelle et de son pendant, l'aliénation culturelle. Le processus de décolonisation qui s'observe à l'échelle mondiale nous aura fait prendre de plus en plus conscience de ce phénomène. Nous ne voulons, dans les remarques qui suivent, que poser le problème de l'aliénation culturelle par rapport au roman canadien.

Récemment, un des spécialistes de la décolonisation arabe, le professeur Jacques Berque, du Collège de France, déclarait au cours d'une conférence à l'Université de Montréal que non seulement la colonisation avait favorisé l'exploitation économique de vastes régions du monde au profit des

métropoles mais qu'elle avait frustré et handicapé des populations entières dans l'expression de leur culture et de leur personnalité. Amrouche, Césaire et Fanon ont fait voir cette aliénation avec toute la violence qu'on sait. Albert Memmi a exprimé les mêmes idées dans un langage plus sociologique. Selon Berque et ces écrivains, l'aliénation culturelle se présente comme l'effet le plus insidieux, le plus sournois et, somme toute, le plus nocif de la colonisation. Il faut entendre ici aliénation au sens de « devenir étranger à soi-même » ; l'homme aliéné, devenu exilé de lui-même, ne se sent pas tout à fait responsable de ses actes ni ne se sent de plain-pied avec les autres et avec la nature ; il est pour ainsi dire dépossédé de lui-même. « Ce Français, dit Berque en parlant de nous, qui n'a guillotiné personne, pas édifié de grosse métallurgie, non plus qu'asservi de masses ouvrières ni fait de colonies, bref, ce Français innocent s'apparaît à lui-même comme nocturne. En tout cas comme relégué, frustré, abandonné. D'où l'étrange pessimisme de ce descendant de pionniers, sur ce continent aventureux. D'où l'accent noir de sa poésie, qui va loin. De là cette sombre effervescence qui, non contente de s'exprimer en poèmes, en peinture, en musique, explose en attentats, en gestes de refus et de défi. »¹ Cette aliénation que Berque décele chez nous, d'aucuns la nient. D'autres nous en rendent responsables : c'est là une espèce de comble à l'aliénation, que notre situation de dominé « le mieux traité du monde » explique peut-être. Quoi qu'il en soit, dans l'hypothèse où il y a ici des dominés et des dominants — et je ne vois pas comment on pourrait le nier — cette situation et sa conséquence, l'aliénation culturelle, peuvent-elles rendre compte de certains caractères de notre roman ?

À titre purement indicatif, je veux tenter, dans ce bref commentaire, d'explorer quelques avenues de cette hypothèse de travail. Et cela à partir de réflexions inspirées par les œuvres critiques de Gilles Marcotte² et de Monique Bosco.³ Je voudrais d'abord distinguer trois périodes dans le roman canadien-français : la première s'étendrait depuis le XIX^e siècle et son prolongement dans le XX^e siècle, jusqu'aux environs de 1935 ; la seconde, très courte, de 1935 à 1950 ; enfin, la dernière, la période contemporaine. Cette catégorisation correspond assez bien, me semble-t-il, à l'évolution des idéologies. Dans le premier temps, les idéologies de survivance nationale, moralisantes et abstraites, dominent ; dans la deuxième phase, on note le décrochage des premières idéologies et l'objectivation de la période précédente ; enfin, au dernier temps, apparaissent des idéologies de contestation, les recherches d'identité et la conscience des aliénations.

On semble généralement d'accord avec Henri-S. Tuchmaier pour dire que le roman canadien-français de la première période est dominé par le roman à thèse, celui dans lequel les impératifs moraux, politiques et religieux prennent le pas sur la description de la réalité sociale et psychologique. Comment qualifier ce type d'aliénation ? C'est celle où l'auteur et ses personnages oublient leur individualité, leur moi, pour se perdre et s'abîmer dans des constructions de l'esprit qui n'ont souvent que de faibles rapports avec la réalité vécue. Tuchmaier appelle « romanciers de la fidélité » ceux qui écrivent entre 1837 et 1930. « La plupart des roman-

¹ *Parti pris*, 3, décembre 1963, 51.

² Gilles MARCOTTE, *Une littérature qui se fait*, Montréal, Éditions H M H, 1962.

³ Monique BOSCO, *L'isolement dans le roman canadien-français*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1963.

ciers de la fidélité avaient envisagé une civilisation agraire, avec une paysannerie fermement unie, orientée sur le clocher paroissial, symbole d'un mode de vie et de la foi constamment présente pour guider les hommes. »¹ Bien des romanciers d'ailleurs nient qu'ils écrivent un roman. « Ainsi, dit Marcotte, le roman naît, au Canada français, dans sa propre négation ; c'est un enfant malvenu. »² C'est là, semble-t-il, une forme d'aliénation caractérisée ; c'est celle de nier une activité au moment même où on s'y engage. Il faudra attendre Jean-Charles Harvey, selon Marcotte, pour voir introduire « dans le roman qui s'en était jusqu'à lui pieusement gardé, une passion dévastatrice qui brouille les jeux. »³ Cette perte de soi dans un objet, fût-ce une idéologie ou une thèse, se retrouve à l'état pur chez Grignon et chez Savard qui ferment cette période de l'aliénation idéologique ; Grignon, par son sens de l'observation, déborde déjà sur la suivante. Dans les deux cas, Marcotte lui-même emploie le mot d'aliénation. Parlant de Menaud, le héros de Savard, il écrit : « Et ainsi nous retrouvons, dans cette rage de possession, dans cette haine de tout ce qui pourrait entamer l'*avoir*, l'aliénation que dessinait à gros traits le roman de Grignon ; alors même qu'il défend le plus âprement *sa* forêt contre l'exploitant américain, et *sa* fille contre le prétendant malvenu, Menaud les a déjà perdus — comme l'avare Séraphin Poudrier a déjà tout perdu alors qu'il croit tout posséder. Mais l'aliénation, dans le roman de Savard, est valorisée, sacralisée ; revêtue d'un privilège absolu . . . Rien n'est *ici* comme ailleurs : tout ce qui est d'*ici*, marqué par la possession, devient valeur. La façon même dont le romancier utilise les canadianismes, les mots spécifiques du terroir, témoigne de cette préférence . . . »⁴ Nous sommes en présence d'une forme extrême d'aliénation : Séraphin Poudrier s'est lui-même perdu dans la possession des richesses ; Menaud sacralise la dépossession de lui-même. Comment rattacher ces phénomènes littéraires à la situation du Canada français, dominé et colonisé ? La nature des choses force le dominé, face au dominant, à se définir comme minorité, à adopter une idéologie de survivance nationale et finalement à survaloriser et à sacraliser sa société et sa culture. Ce n'est plus, finalement, à la réalité que s'intéressent idéologues et romanciers à thèse mais à l'image qu'ils se sont construite de cette société ; c'est à une société idéale plutôt qu'aux individus réels ou même à leurs personnages qu'ils s'intéressent. C'est pourquoi dans leurs schémas et dans leurs romans on ne retrouve ni les Canadiens, ni leur milieu, ni la nature. Tout est faux et déformé. Et, si par hasard, un romancier observe et rend bien cette réalité sociale, on se voile la face de honte. C'est le cas de Louis Hémon. On s'accorde maintenant pour dire que, dans *Maria Chapdelaine*, les personnages, le milieu social et la nature sont bien observés et bien décrits. Marcotte et Bosco s'entendent pour dire qu'avec ce roman la tendresse et l'amour apparaissent dans le roman canadien. Et pourtant, lors de sa parution, une bonne partie de la critique et du public lecteur jette les hauts cris et accuse l'auteur de caricaturer les *habitants*. On a affaire ici à une partie de la société — la plus instruite — qui ne veut plus se regarder, qui n'éprouve que du dégoût et

¹ Henri-S. TUCHMAÏER, « L'évolution du roman canadien », *Revue de l'Université Laval*, XIV, 3, novembre 1959, 235.

² *Op. cit.*, 12.

³ *Ibid.*, 24.

⁴ *Ibid.*, 32-33.

de la honte pour elle-même. Déjà, il y a cinquante ans ! N'est-ce pas là une forme poussée d'aliénation ? L'homme et la société deviennent tellement étrangers à eux-mêmes qu'ils ne peuvent se reconnaître quand on leur présente un miroir. Le regard de mépris que l'Autre porte sur eux les rend insupportables à eux-mêmes.

Il est à noter que cette aliénation caractérise, au niveau de la littérature, une certaine couche de la population touchée par l'idéologie et par le regard de l'Autre. Les *habitants* qui vivent entre eux sur les bords du Saint-Laurent sont peu touchés par l'idéologie et la littérature. Philippe Aubert de Gaspé, dans ses terres de Saint-Jean Port-Joli, garde contact avec la réalité. Les *habitants* que décrit Hémon ne sont pas aliénés ; ils sont assez loin des villes, de l'Anglais pour ne pas se sentir étrangers à eux-mêmes. « Là aussi, écrit Monique Bosco, comme dans les autres romans, nous trouvons la solitude qui est le lot de la condition humaine, mais c'est une solitude qui est librement acceptée et où les héros ne souffrent pas d'isolement. Quelques fois ils sont coupés du reste du monde, mais quand ils se retrouvent en société, ils ne se sentent pas comme des étrangers. Ils peuvent communiquer avec les êtres qui sont leurs proches et ils aiment leurs semblables en général. »¹ Le sociologue qui veut se faire une idée de la personnalité et de la culture des Canadiens traditionnels ne trouve presque rien de valable dans les romans de la première période ; Philippe Aubert de Gaspé et Louis Hémon se présentent comme des exceptions.

La tentative de libération et de désaliénation que tente l'École littéraire de Montréal fait long feu. On n'échappe pas à sa condition de minoritaire et de dominé par la seule littérature. Tout au plus peut-on la décrire ! Il faudra attendre nos romanciers « classiques » Ringuet, Roy, Lemelin et Guèvremont qui, n'ayant pas de thèse à prouver, écrivent de vrais romans, avec de vrais personnages. « La grande révolution qu'ils opèrent dans le roman canadien-français, dit Marcotte, est celle de l'*observation*, et les écrivains retrouvent chez leurs lecteurs le peuple, le milieu, l'homme, qu'ils avaient fait entrer tout vivant dans leur œuvre. »² Il est à noter que ces auteurs renouent avec Maria Chapdelaine et qu'ils décrivent des milieux de petites gens, *habitants*, petit peuple de Saint-Henri et de Saint-Sauveur, semblables aux gens de Péribonka qu'avait décrits Hémon. Tous ces milieux sont encore si près de la culture traditionnelle, de la tradition orale que l'aliénation culturelle n'a pas encore trop marqué leur personnalité. Pour eux, *habitants* et prolétaires, la position de dominée qu'occupe leur culture s'est traduite surtout par une aliénation économique et sociale. Celui qui a observé les Canadiens français et étudié leur culture dans des milieux où l'influence directe de la domination socio-économique des anglophones est minimisée, ne peut que conclure, en utilisant le jargon anthropologique, que le type de leur personnalité est dionysiaque et que leur culture est une culture « chaude ». De ce point de vue, l'effet le plus global de la domination du Canada français aura été le « refroidissement » de leur culture et de leur personnalité. C'est surtout dans la métropole que cet effet se fait sentir. Au contact de la société dominante, subissant sa domination économique, les Canadiens voient leur langue se gauchir et s'abâtardir, leur personnalité et leur culture s'adapter au climat anglophone du monde des affaires et de l'industrie. Comme Montréal diffuse cette

¹ Monique BOSCO, *op. cit.*, 7.

² Gilles MARCOTTE, *op. cit.*, 34.

culture métissée à travers tout le Québec, c'est finalement toute la société qui subit cette transformation.

Les romanciers de la deuxième période, qui s'étend en gros de 1935 à 1950, marquent la fin d'un monde ; ces romanciers ont décroché de l'idéologie et veulent peindre les gens qu'ils observent non pas avec les yeux de l'idéologie dominante mais avec les leurs. Le Canadien français arrivait lui-même au bout d'une certaine image qu'on lui avait créée de toutes pièces ; il arrivait au bout d'une certaine forme d'aliénation où les impératifs de la survivance l'avaient conduit. Ringuet et Roy décrivent ce que sont devenus les Canadiens français. Si Guèvremont s'attendrit quelque peu sur ses personnages, c'est après avoir observé et décrit leurs défauts aussi bien que leurs qualités. Chez Lemelin, on perçoit bien qu'il y a un autre monde en haut de la Pente Douce — où les règles du jeu sont différentes — mais dans ses romans il observe et décrit le milieu des petites gens. L'anthropologue retrouve chez Lemelin, en particulier, la culture « chaude » qu'il a observée dans les milieux éloignés de la métropole. Au sujet de Lemelin, Marcotte parle de la prodigieuse vitalité, de la gouaillerie, de la sensibilité particulière de ses personnages. Ce sont là des traits culturels et des personnalités qui appartiennent encore à la civilisation traditionnelle des Canadiens français, la même qu'Aubert de Gaspé a décrite et que les sociologues ont observée dans les campagnes.

Ce n'est qu'après 1950 que les lions sont lâchés. Aux brasséments de population de la dernière décennie, aux idéologies de contestation, correspondent, dans la poésie et le roman notamment, la découverte de cette aliénation, de cette dépossession de soi et leur contestation violente. Chez les romanciers, comme chez les essayistes, on observe une fringale d'analyse et de définition de soi et de la collectivité. On se rend de plus en plus compte des subtils effets de la domination ; on se retrouve aliéné, dépossédé, sans identité, et sans culture qui remplace la culture traditionnelle. Chez les romanciers, ce n'est pas tant au niveau de la collectivité et de la survivance nationale que les problèmes sont posés, mais au niveau des individus, des individus qui vivent en milieu urbain ; et c'est surtout dans la métropole que ces héros évoluent. Plusieurs critiques, Marcotte et Bosco entre autres, ont décrit le climat de ces romans contemporains : isolement, angoisse, dépossession, haine de soi, désespoir, impuissance, échec et suicide. Dans ces romans, les êtres ne peuvent pas communiquer entre eux ; Monique Bosco, parlant des auteurs contemporains, généralise en écrivant : « Les auteurs qui ont été hantés (et ils le sont malheureusement presque tous) par cette angoisse de la solitude humaine, qui vient d'ailleurs, principalement d'un refus de s'accepter... »¹ Analysant *Le torrent* d'Anne Hébert qu'elle considère comme « l'une des œuvres les plus parfaites de la littérature canadienne », Bosco la qualifie de « puits de la solitude ». À la première ligne de la première page de cette œuvre, on lit : « J'étais un enfant dépossédé du monde. » Monique Bosco écrit : « Le grand thème du roman canadien est l'isolement. » Parlant du roman contemporain : « Trop pris, dit-elle, par sa situation personnelle, l'auteur ne sait pas se dégager de ses rancœurs ou de ses complexes. Comme tous les adolescents, il se sent incompris, il souffre de sa solitude et comme il souffre avec toute sa sensibilité, il ne peut s'empêcher d'affirmer : « Personne ne comprend personne... les héros ressentiront ce sentiment d'abandon et de solitude

¹ Monique Bosco, *op. cit.*, XI.

jusqu'à l'anxiété. » Ainsi, ajoute-t-elle, il n'y a pas de vrais romans d'amour au Canada, il n'y a que des romans où l'on voudrait s'aimer. »¹

Pour expliquer l'isolement qu'elle dit être le thème du roman contemporain, Monique Bosco fait appel au sentiment de déracinement, de dépaysement qu'éprouve le rural en arrivant dans la grande ville ; elle évoque aussi le sentiment d'isolement que secrète la métropole, rejoignant par là certaines thèses du *Lonely Crowd* de David Riesman.² Il me semble qu'à ces deux raisons, il faut en ajouter une autre, plus spécifique et qui tient à la nature du Canada français, envisagé comme société globale : la métropole n'est pas en continuité culturelle avec la campagne et les autres villes du Québec. C'est surtout dans la métropole que le Canadien découvre sa condition de dominé, de colonisé ; c'est là qu'il se rend compte de l'aliénation économique et sociale des siens ; c'est aussi là où les mots traditionnels de sa tribu ont tendance à être relégués dans la vie privée ; c'est dans la métropole où l'individu se sent le plus étranger à lui-même et aux autres. Même s'il a vécu dans un quartier canadien, s'il a fait ses études en français, il se rend vite compte que les autres en mènent plus large que les siens quand il s'agit de gagner sa vie et grimper dans l'échelle sociale. À ce sujet-là, les essayistes et les psychiatres ont parlé de masochisme, de dévaluation du moi et de trouble d'identité. On ne peut passer sous silence cette dimension du problème : autrement on fait appel à des phénomènes généraux qui ne rendent pas compte de la spécificité de la situation du Canada français. Marcotte écrit d'ailleurs là-dessus : « Des œuvres comme celles de Robert Élie, Eugène Cloutier, André Langevin . . . témoignent d'une parenté spirituelle qui n'est pas le fait d'influences littéraires, mais bien d'une présence active aux interrogations les plus pressantes de notre condition. »³ Cette condition inclut, au premier chef, le fait d'être dominé et aliéné. Vouloir l'oublier, c'est renforcer les obstacles qui empêchent la normalisation de notre situation. Évoquer ces phénomènes dans un colloque académique me semble tout aussi important que de parler de l'influence de Louis Veillot sur Tardivel.

Marcel RIOUX

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

¹ *Ibid.*, VIII.

² Yale University Press, 1950.

³ Gilles MARCOTTE, *op. cit.*, 45-46.